

8

Le genre, la psychanalyse, la « nature » : réflexions à partir du transsexualisme

Patricia Mercader

Depuis Margaret Mead, et exception faite de certains courants récurrents du type sociobiologie, on ne considère plus l'identité sexuée de quelqu'un, sa façon de vivre et d'érotiser son corps et ses relations, sa façon d'assumer les rôles sociaux masculins et féminins comme directement déterminées par son sexe biologique. Après la Seconde Guerre mondiale, la terminologie moderne se mit en place : un psychologue américain, John Money, utilisa le premier, en 1955, le terme « genre » pour désigner le fait psychologique par lequel un sujet se sent femme ou homme et se comporte

comme tel-le. Ce concept, élaboré à partir d'études concernant l'ambiguïté génitale et ses conséquences, souligne le caractère déterminant de l'attribution du genre dans la constitution de l'identité du sujet: un enfant génétiquement mâle élevé en fille se pense fille, et un enfant femelle élevé en garçon se pense garçon, avec une certitude absolue et irréversible, et en adoptant les comportements correspondant à son identité. Le genre d'un sujet, soutient Money, est définitivement fixé à l'âge limite de deux ans et demi, sauf dans le cas où les parents, incertains quant au sexe de leur enfant, lui ont transmis leurs doutes et donc une identité ambiguë qui permettra une réassignation plus tardive. Dès lors, le psychanalyste Robert Stoller put théoriser dans le même sens à propos de l'identité sexuelle inversée des transsexuels, qui se pensent hommes dans un corps de femme ou, inversement, femmes dans un corps d'homme, mais ne présentent pas d'anomalie physique et n'ont pas fait l'objet d'une erreur d'assignation.

Dès cette période, certains sociologues (qualifiés d'« interactionnistes ») partirent de l'hypothèse que la différence des genres est socialement construite dans des interactions quotidiennes qui nous amènent tous à utiliser inconsciemment des stratégies pour nous faire admettre comme un homme ou une femme (stratégies comparables à celles que les transsexuels utilisent consciemment au moment de leur « changement »). Dans cette logique, être homme ou femme équivaut à la capacité de se faire admettre comme tel-le, confortablement et sans soulever de doute. Affaire d'apparence et de consensus social ! Des positions analogues furent reprises plus tard par Judith Butler qui soutient, quant à elle, que le genre est essentiellement performatif, ce mot étant à entendre dans deux acceptions complémentaires, l'une théâtrale et l'autre linguistique. Au sens théâtral, cela signifie que le genre n'est pas « exprimé » par des actions, gestes ou discours, mais que la performance produit rétroactivement l'illusion d'une essence ou d'une disposi-

tion masculine ou féminine. Au sens linguistique, c'est l'idée que nous sommes assujetti-e-s au genre dans lequel le langage nous désigne.

Parallèlement, à partir des années 1970, la critique du déterminisme biologique s'est développée dans une perspective plus directement politique, et la signification que l'on donne aujourd'hui au concept de genre dans les sciences humaines doit beaucoup à des sociologues et anthropologues féministes dont l'objectif était de démontrer que la division sexuelle du travail et la domination des hommes sur les femmes ne sont pas des faits de nature. Dans cette perspective, le genre n'est plus seulement défini comme le versant psychosocial de la différence des sexes, mais comme un système de différenciation sociale au service de rapports de domination.

Ce système est d'autant plus solide qu'il est présenté comme un fait de nature. Le premier pas pour le déconstruire consista donc à montrer que la masculinité et la féminité s'apprennent (on ne naît pas femme – ou

homme –, on le devient...); le second pas consista à déplier les relations étroites entre ces socialisations différentes et la domination: masculin actif *versus* féminin passif, etc. Certaines tendances du féminisme s'attachèrent avant tout à « réhabiliter » le féminin, d'autres à critiquer le genre lui-même en tant que système de différenciation. En d'autres termes: quelle est la relation entre la différence et la hiérarchie? Comme le souligne Chistine Delphy, soit la différence est envisagée comme un contenant et la hiérarchie comme un contenu, et l'on peut abolir la seconde sans renoncer à la première, c'est-à-dire considérer qu'une complémentarité non hiérarchique est possible; soit on pense la hiérarchie comme antérieure à la division, comme la raison d'être de la division et, dans ce cas, l'idée de complémentarité est un piège; comme pour les interactionnistes, dans cette approche, le genre précède le sexe au sens où le sexe n'est qu'un marqueur de la division sociale, un signe servant à reconnaître les dominants et les dominés.

Et, comme dans toutes les situations de domination, le dominant, ici l'homme occidental hétérosexuel, se pose comme la norme, le représentant de l'universalité, quand tous les autres sont renvoyés à n'être, précisément, que des «Autres», définitivement illégitimes, n'ayant comme seule issue que de lutter contre l'appropriation matérielle et symbolique dont ils font l'objet. Bien entendu, le premier pas vers cette libération consiste à reprendre la parole, à s'autodéfinir, à imposer au dominant de nouvelles catégories de pensée, à sortir du statut de l'Autre pour représenter, au contraire, des éléments essentiels de l'identité de tout un chacun. Dans cette perspective, tout discours médical ou seulement psychologique peut être entendu comme normatif et interprété comme une stigmatisation : c'est ce que soutiennent les militants transsexuels ou *queer*.

Et pourtant, dans la pensée psychanalytique aussi, le genre précède le sexe, quoique dans une conceptualisation différente. La source du genre d'un individu réside bien dans une assignation

qui représente une véritable prescription, mais elle est vue comme un ensemble continu et complexe d'actes et de paroles, de comportements significatifs émanant de l'entourage proche de l'enfant et non pas seulement des structures institutionnelles ou d'un univers social général et abstrait. Émis par des individus qui interprètent et actualisent, chacun à sa manière, les normes sociales, les messages du *socius* proche sont porteurs, selon Jean Laplanche, de «souhaits inconscients [qui] viennent [...] infiltrer l'assignation du genre. C'est donc le sexué et aussi et surtout le "sexual" [sexualité infantile refoulée] des parents qui vient *faire bruit* dans l'assignation». Dans ce processus, le sujet construit son genre et sa sexualité sur la base d'une identification par l'adulte, et non pas seulement à l'adulte.

Le désaccord, néanmoins, est bien fondé. Pour la psychanalyse, la différence des sexes, c'est d'abord quelque chose qui existe dans le réel, dans la matérialité des corps et, en tant que telle, c'est d'abord une épreuve psychique. La

psychanalyse, en effet, représente et promeut une certaine idée, essentiellement tragique, du développement humain : confrontés aux nécessités de notre développement dans des circonstances plus ou moins favorables, mais toujours difficiles, nous faisons très tôt et surtout à notre insu des choix déterminants pour notre avenir psychique ; ces choix, toujours créatifs, impliquent toujours aussi des sacrifices. Le propos de la cure analytique n'est pas, comme le croient certains, de mettre qui que ce soit « aux normes », mais plutôt, en rendant conscient ce qui ne l'était pas, de permettre au sujet de reconsidérer ses choix pour les confirmer ou les transformer. Une autre idée de la liberté, en somme, qui prend en compte une claire conscience de ses limites et, surtout, prend comme point de départ l'inéluctable opacité de l'humain à lui-même...

En d'autres termes, dans la pensée psychanalytique, nous sommes obligés de faire à la fois avec une différence des sexes réelle, à laquelle, dans les années les plus fondamentales de la

construction de notre psyché, nous ne comprenons finalement rien – puisque, avec la station debout, la différence entre les sexes est perçue de telle sorte qu'un enfant peut l'interpréter comme une présence/absence –, ou plutôt que nous comprenons en fonction de perceptions incomplètes et colorées par les mouvements affectifs qui nous traversent, et avec la place que nos parents nous ont préparée dans leur monde fantasmatique et inconscient. Nous avons une part de choix (encore une fois, ces choix-là sont essentiellement inconscients et, pour l'essentiel, effectués très précocement dans notre enfance), mais pas la puissance nécessaire pour que le monde se conforme à nos choix.

Dans la perspective psychanalytique, l'idée d'avoir une âme de femme dans un corps d'homme ou de pouvoir déterminer soi-même son genre s'entend donc avant tout comme une construction psychique défensive, liée à l'anxiété suscitée par cette épreuve de réalité.

Dans cette perspective, les transsexuels, les transgenres ou aussi les homosexuels suscitent

chez les psychologues ou les psychanalystes la recherche d'une psychogenèse: que leur est-il arrivé dans leur enfance, dans leur famille ou dans la transmission intergénérationnelle pour que leur développement ait pris cette tournure particulière? Freud indique bien, dans une note ajoutée en 1915 aux *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, qu'il conviendrait de rechercher aussi la psychogenèse de l'hétérosexualité, mais ce travail n'a guère été entrepris, on ne s'en étonnera pas! Pour les militants, la notion même de psychopathologie, voire la seule recherche d'une psychogenèse, constitue un comportement discriminatoire et la psychanalyse tout entière est vue comme une rationalisation complexe des rapports de domination. En fait, et cela dépasse nettement le seul champ du transsexualisme, le genre et la sexualité sont des enjeux cruciaux (peut-être les plus cruciaux de tous) d'un grave conflit scientifique entre clinique et sciences sociales: c'est le cas aussi pour ce qui concerne le mariage homosexuel, pour l'analyse du phénomène de la prostitu-

tion... Enjeu extrêmement complexe pour le psychologue social dans un contexte scientifique et politique très conflictuel: quel discours pouvons-nous tenir si, d'une part, nous admettons que tout phénomène humain a une psychogenèse et si, d'autre part, nous voulons éviter la stigmatisation?

La question est d'autant plus épineuse que ceux qui refusent l'hypothèse psychogénétique tendent toujours, d'une façon plus ou moins discrète ou souterraine, à revenir à l'idée d'une naturalité du genre. Ainsi, la théorie de Money est depuis peu critiquée à partir de la médiation de l'un de ses cas princeps: un petit garçon ayant perdu son pénis lors d'une circoncision ratée, Money avait proposé aux parents une réassignation en fille à l'âge de dix-huit mois, pensant que, comme le genre n'était pas encore fixé, la réassignation pourrait se faire sans séquelles néfastes. Pourtant, durant son adolescence, David apprit la vérité sur son passé et reprit son identité masculine. Sa souffrance psychique fut extrême, de même que celle de sa

famille (il avait un frère jumeau schizophrène), et il finit par mettre fin à ses jours. Deux conséquences à cette critique : sur le plan pratique, et c'est certainement une excellente chose, aujourd'hui la prise en charge des intersexués évolue vers davantage de souplesse ; sur le plan théorique, et c'est là à mon sens un recul et surtout une inférence abusive (voir plus haut la notion de « bruits dans l'assignation »), l'histoire de David est utilisée pour revenir à une définition naturaliste de l'identité de genre, comme le titre du livre de John Colapinto qui lui a été consacré, *As Nature Made Him*, l'indique explicitement. On se trouve donc dans une situation historique tout à fait paradoxale, où la critique des définitions traditionnelles et normatives du genre conduit des militants à retomber dans le piège d'un naturalisme qui constitue pourtant le plus solide fondement idéologique de ce qu'ils combattent.